

## Benoît XVI, premiers discours et homélies

Après les discours et homélies « historiques » autour de son élection et de l'inauguration de son pontificat, Benoît XVI a adopté un mode « ordinaire » d'enseignement. Tout en se situant résolument dans l'axe de son prédécesseur, au magistère duquel il a étroitement collaboré, il imprime sa marque propre que l'on peut ainsi décrire : enracinement fécond dans la tradition scripturaire et patristique, clarté étonnante du propos qui tranche avec les circonlocutions et le verbiage entretenus par les adeptes du relativisme, réception positive des meilleures intuitions de la théologie contemporaine, dans un dessein d'intelligence de la foi et d'avancée œcuménique.

### L'Eucharistie

L'homélie du 29 mai 2005 à Bari est à ce titre exemplaire. Il s'agissait à la fois de la première sortie du nouveau Pape hors de Rome et du point d'orgue du Congrès eucharistique national italien, en la fête du *Corpus Domini* et au cœur même de l'année eucharistique. Le thème « Sans le dimanche, nous ne pouvons pas vivre », inspiré des martyrs d'Abitène qui s'étaient laissé surprendre en pleine assemblée dominicale, ne pouvait que renvoyer, pour notre pape, à saint Ignace d'Antioche présentant les chrétiens comme les personnes « vivant le dimanche ». Benoît XVI montre l'actualité du thème en question : « Pour nous non plus, ce n'est pas facile de vivre en chrétiens. D'un point de vue spirituel, le monde dans lequel nous nous trouvons, marqué si souvent par une consommation effrénée, par l'indifférence religieuse, par une sécularisation fermée à la transcendance, peut sembler être un désert non pas moins dur que le (désert) 'grand et épouvantable' [...] » On retrouve ici les accents de l'homélie de Joseph Ratzinger lors de la messe d'ouverture du conclave et la récurrence du thème du « désert » (cf. l'homélie de l'inauguration du pontificat).

Benoît XVI commente alors le passage de Jn 6, 52-67 où les auditeurs de Jésus se scandalisent de l'entendre parler de la manducation de sa chair en termes extrêmement réalistes : « Face au murmure de protestation, Jésus aurait pu se replier sur des paroles rassurantes : 'mes amis, aurait-il pu dire, ne vous inquiétez pas ! J'ai parlé de chair, mais il s'agit seulement d'un symbole. Ce que j'entends est seulement une communion profonde de sentiments'. Mais Jésus n'a pas eu recours à de tels adoucissements. Il a maintenu fermement son affirmation, tout son réalisme, même face à la défection d'un grand nombre de ses disciples. Au contraire, il s'est montré disposé à accepter jusqu'à la défection de ses apôtres eux-mêmes pour ne pas changer quoi que ce soit à l'aspect concret de son discours : 'Voulez-vous partir vous aussi ?'. » Ici, Benoît XVI prend nettement position contre une édulcoration du message évangélique par réduction au pur symbolisme. Il affirme aussi la primauté de la vérité sur l'unité entendue au sens du consensus mou.

Est-ce à dire qu'il faille récuser le rééquilibrage entrepris par la recherche théologique contemporaine à l'égard d'une interprétation chosiste et matérialiste de la transsubstantiation ? Benoît XVI précise le type de présence du Christ dans l'Eucharistie : « Ce n'est pas une présence statique. C'est une présence dynamique qui nous saisit pour nous faire siens, pour nous assimiler à Lui. Augustin l'avait bien compris lui qui, venant d'une formation platonicienne, avait eu beaucoup de mal à accepter la dimension « incarnée » du christianisme. Il réagissait tout particulièrement face à la perspective du « repas eucharistique » qui lui semblait indigne de Dieu : dans les repas communs en effet, l'homme semble le plus fort, dans la mesure où c'est lui qui assimile la nourriture en en faisant un élément de sa réalité corporelle. Ce n'est que dans un second temps qu'Augustin comprit que les choses allaient exactement dans le sens inverse : le centre, c'est le Christ, qui nous attire à lui pour faire de nous une seule chose avec lui. » En recourant à son cher Augustin, Benoît XVI souligne que l'eucharistie n'est pas un objet mais une personne, le Verbe Incarné, que la communion n'est pas la consommation d'une « réduction sacrée » mais une relation avec cette Personne, qu'il ne s'agit pas de s'approprier le Christ mais d'être vitalement assimilé à lui. A Saint-Jean-de-Latran, le 26 mai, Benoît XVI anticipait ce thème : « Manger ce pain signifie communier, signifie entrer dans la communion avec la personne du Seigneur Ressuscité. Cette communion, cet acte de 'manger' est réellement une rencontre entre deux personnes, une façon de se laisser pénétrer par la vie de Celui qui est le Seigneur [...]. Le but de cette communion, de cet acte de manger, est l'assimilation de ma vie dans la sienne, ma transformation et ma conformation à Celui qui est Amour vivant. »

Enfin, dans une perspective œcuménique, puisque « l'Eucharistie, répétons-le, est le sacrement de l'unité » mais que « hélas les chrétiens sont divisés justement par le sacrement de l'unité », nous devons tendre, « de toutes nos forces à la pleine unité que le Christ a ardemment désirée au Cénacle ». Si l'Eucharistie n'est pas le moyen de cette unité, elle n'en demeure pas moins la fin. On notera que, à Bari, où sont conservées les reliques de saint Nicolas, aussi « terre de rencontre et de dialogue avec nos frères chrétiens d'Orient », Benoît XVI préconise notamment l'œcuménisme avec les Eglises orthodoxes. Il en appelle d'une part à ne pas en rester aux bonnes intentions mais à poser des gestes concrets et d'autre part à un « œcuménisme spirituel » fondé sur « la conversion intérieure qui est le présupposé de tout progrès sur le chemin de l'œcuménisme ».

## **La famille et la vie**

Le 6 juin, Benoît XVI se rendait à la Basilique Saint-Jean-de-Latran à l'occasion du congrès ecclésial du diocèse de Rome. Il confirme l'objectif pastoral de l'Eglise locale : la mission auprès des familles.

Le pape évoque d'abord le droit naturel sur lequel la famille est fondée : « Mariage et famille ne sont pas en réalité une construction sociologique due au hasard, et fruit de situations historiques et économiques particulières. Au contraire, la question du juste rapport entre l'homme et la femme puise ses racines dans l'essence la plus profonde de l'être humain et ne peut trouver sa réponse qu'à partir de là. »

Sur cette base anthropologique, le Pape s'oppose une fois de plus à la conception licencieuse de la liberté, fondement de la revendication d'autres types d'union matrimoniale : « Les diverses formes actuelles de dissolution du mariage, comme les unions libres et le « mariage à l'essai », jusqu'au pseudo-mariage entre personnes du même sexe, sont [...] l'expression d'une liberté anarchique, qui se fait passer à tort pour la véritable liberté de l'homme. Une telle pseudo-liberté repose sur une banalisation du corps, qui inclut inévitablement la banalisation de l'homme. Son présupposé est que l'homme peut faire ce qu'il veut de lui-même : son corps devient ainsi une chose secondaire, manipulable du point de vue humain, qui peut être utilisé comme bon lui semble. Le libertinage, qui se fait passer pour la découverte du corps et de sa valeur, est en réalité un dualisme qui rend le corps méprisable, le plaçant pour ainsi dire en dehors de l'être authentique et de la dignité de la personne. »

Au thème de la désaliénation de la liberté de l'homme par l'obéissance au vouloir divin s'ajoute celui de l'accomplissement de la nature humaine dans son assomption par la grâce : « La grâce du Christ ne vient pas s'ajouter de l'extérieur à la nature de l'homme, elle ne lui fait pas violence, mais la libère et la restaure, précisément en l'élevant au-delà de ses propres limites ». Au contraire, « la volonté de 'libérer' la nature de Dieu conduit à perdre de vue la réalité même de la nature, y compris la nature de l'homme, en la réduisant à un ensemble de fonctions dont on peut disposer à souhait pour édifier un monde supposé meilleur et une humanité supposée plus heureuse ».

Concernant les enfants, Benoît XVI rappelle qu'il est « contraire à l'amour humain, à la vocation profonde de l'homme et de la femme, de fermer systématiquement sa propre union au don de la vie, et plus encore de supprimer ou de manipuler la vie qui naît ». Mais c'est surtout l'éducation qui fait l'objet d'un développement particulier : formation de la personne et transmission de la foi, l'éducation n'est pas seulement énoncé de principes mais culture des vertus morales et théologiques. Le Pape insiste sur la nécessité d'un « milieu propice », entendant sous ce terme avant tout la communauté ecclésiale dans ses déploiements associatifs.

Et l'on en revient toujours au relativisme contre la dictature duquel Benoît XVI a décidé de consacrer une large part de son pontificat : « ce relativisme qui, en ne reconnaissant rien comme définitif, ne laisse comme ultime mesure que son propre moi avec ses désirs, et sous l'apparence de la liberté devient une prison pour chacun, séparant l'un de l'autre et réduisant chacun à se retrouver enfermé dans son propre 'Moi'. » Pour surmonter ce relativisme, Eglise et familles doivent concourir à « réaffirmer le caractère inviolable de la vie humaine de sa conception jusqu'à son terme naturel, la valeur unique et irremplaçable de la famille fondée sur le mariage et la nécessité de mesures législatives et administratives qui soutiennent les familles dans leur tâche d'engendrer et d'éduquer les enfants, tâche essentielle pour notre avenir commun ».

Sur ces questions éthiques, qui sont à la base de la « civilisation de l'amour » dont parlait Jean-Paul II, notons le discours de Benoît XVI le 30 mai, lors de l'audience aux participants de l'Assemblée générale de la Conférence épiscopale italienne. Le pape assure les évêques italiens de sa proximité dans leur engagement « à

éclairer et à motiver les choix des catholiques et de tous les citoyens à propos des référendums désormais éminents concernant la loi sur la procréation assistée ». A la suite du cardinal Camillo Ruini, les évêques italiens avaient en effet prôné l'abstention au referendum sur la procréation médicalement assistée. Benoît XVI salue la « clarté » et le « caractère concret » de l'engagement épiscopal italien, « signe de la sollicitude des pasteurs pour chaque être humain, qui ne peut jamais être réduit à un moyen, mais qui est toujours une fin ». On connaît depuis lors l'insuffisante participation au referendum en question, écho des orientations pastorales sans équivoque des évêques italiens.

Si cette intervention ne fait pas sortir l'Eglise de son rôle – de discernement du fondement éthique des lois positives – on pense aussi au bras de fer entre les évêques et le gouvernement espagnol sur la question du « mariage » homosexuel – elle postule une nouvelle ambition pour les nations. Ainsi de l'Italie appelée à « avoir un grand rôle dans le témoignage commun de Jésus-Christ ».

Christian Gouyau, *La Nef* 162 (juillet-août 2005)